

# L'éternel problème de la « jeunesse d'aujourd'hui »

PIERRE-HENRI TAVOILLOT

Maître de conférences à l'université Paris-Sorbonne

*Comprendre la « jeunesse d'aujourd'hui », et donc ses attentes, notamment vis-à-vis de l'entreprise, suppose à la fois de sortir du débat polémique (et peu opérant) cherchant à déterminer qui de la jeunesse ou de la société est la victime et d'écarter toute référence à la fameuse (mais illusoire) « génération Y ».*

**S**i « la jeunesse n'est qu'un mot », comme disait Bourdieu, c'est un mot bien utile ; car l'exercice qui consiste à scruter les moindres espoirs et soupirs d'une jeunesse indéfinissable ne cesse de passionner et d'échauffer les esprits. Que pense-t-elle ? Que craint-elle ? Qui est-elle ? Toute la difficulté est que sur ce sujet l'objectivité a du mal à lutter contre une double tentation : la nostalgie désabusée (= de notre temps, on n'était pas comme ça !) et la prophétie crépusculaire (= qu'est-ce que ça nous prépare ?). Ce sont là, bien sûr, deux piètres conseillères qui risquent à tout moment de fausser l'analyse. Il faut donc commencer, avant de parler de l'éternel problème de la « jeunesse d'aujourd'hui », par écarter quelques-uns des obstacles que son analyse véhicule inévitablement.

## Jeunesse victime vs jeunesse barbare

C'est le piège de tout débat sur la jeunesse. Il fonctionne comme un mécanisme polémique aussi prévisible que rituel. Dès qu'il est question de jeunesse, deux camps se présentent : d'un côté, celui de la « jeunesse victime de la société », dont on déplorera

la précarisation, l'exclusion, la maltraitance, le manque de reconnaissance, etc. ; d'un autre côté, le camp de la « société victime de la jeunesse », où l'on dénoncera la montée de l'insécurité, de l'incivilité, de l'irresponsabilité, etc. Transposé dans l'ordre économique, cela signifie qu'on affirmera à coup sûr : soit que c'est l'entreprise qui exploite les jeunes (stages à répétition, refus des juniors – corrélatif au rejet des seniors –, etc.) ; soit que ce sont les jeunes qui exploitent l'entreprise (volatilité professionnelle, déficit d'engagement, zapping, etc.). Une fois son camp choisi, chacun pousse son argument jusqu'à son terme sans aucun espoir d'issue, puisque les deux positions s'accordent sur un point fondamental : elles déplorent l'une et l'autre que le jeune ne soit pas – hélas ! – un adulte. La première, parce qu'il ne le voudrait pas ; la seconde, parce qu'il ne le pourrait pas.

Ce débat est vain, car comment définir autrement la jeunesse que, précisément, comme un « passage à l'âge adulte » ou comme une « adolescence » au sens étymologique (*adulesco* : « je grandis ») ? La solution aux problèmes de la jeunesse ne peut pas être de supprimer la jeunesse !

Là où, pourtant, la querelle touche juste, c'est sur le constat incontestable d'un allongement considérable de la durée de ce passage dans nos sociétés contemporaines. Sous l'effet de l'augmentation de l'espérance de vie, mais aussi d'un bouleversement

**POUR LES  
STATISTICIENS  
DE L'INSEE, C'EST  
DÉSORMAIS L'ÂGE  
DE 30 ANS QUI FAIT  
OFFICE DE SEUIL  
DE MATURITÉ.  
APRÈS QUOI,  
LE COMPORTEMENT  
QUOTIDIEN,  
ÉCONOMIQUE ET  
MÊME ÉLECTORAL  
CHANGE DU  
TOUT AU TOUT.**

plus général des âges, on quitte, de nos jours, l'enfance de plus en plus tôt pour entrer dans l'âge adulte de plus en plus tard. Pour les statisticiens de l'Insee, c'est désormais l'âge de 30 ans qui fait office de seuil de maturité (ce qui correspond *grosso modo* à l'âge moyen de la naissance du premier enfant : 28,6 ans). Après quoi, le comportement quotidien, économique et même électoral change du tout au tout.

Face à ce phénomène d'une jeunesse élargie en amont et en aval, on retrouve, comme prévu, nos deux interprétations concurrentes : l'une pointe le refus de grandir de la génération « Tanguy » effrayée par les devoirs insupportables de l'adultité ; l'autre souligne les obstacles de plus en plus importants placés par la société sur la route de la majorité réelle, identifiée à l'autonomie professionnelle (emploi stable) et affective (vie de famille). L'inconvénient commun de ces deux lectures opposées est qu'elles renvoient, comme à un idéal, à l'époque bénie (?) où la jeunesse

ne durait qu'un instant. Lorsqu'elle désignait une brève transition entre l'enfant et l'adulte, symbolisée par le rite initiatique au cours duquel, en trois jours à peine, le premier se transfigurait dans le second, après avoir appris les secrets essentiels de la chasse, de la nature et du fonctionnement des femmes. Aujourd'hui, cela dure quinze ans, au bas mot !

Mais comment s'en étonner, dès lors que chacun semble avoir intégré la perspective d'une vie toujours plus longue ? Pour atteindre un âge adulte, qui semble d'ailleurs plus difficile et exigeant que jamais, dans un monde plus complexe et moins lisible, il n'est pas déraisonnable de se préparer au long cours : de tester les emplois, les partenaires, les modes de vie avant de s'engager ; de repérer les limites, voire de frôler les lignes jaunes, pour les appréhender ; le cas échéant, de risquer sa vie pour tenter de la cerner... La jeunesse, selon une troisième interprétation proposée par le sociologue Olivier Galland<sup>1</sup>, n'est ni l'âge du refus de grandir ni celui de l'oppression adulte, mais c'est une phase intense d'expérimentation. Elle s'allonge non seulement parce que la vie s'allonge, mais parce que désormais la maturité ressemble davantage à un horizon à construire qu'à un statut, un rôle ou un habit prêt-à-porter. Mais ne retrouve-t-on pas là le portrait que l'on fait d'ordinaire de cette supposée « génération Y » ? Volatile, insouciante, voire insolente<sup>2</sup>...

POUR ATTEINDRE  
UN ÂGE ADULTE,  
QUI SEMBLE PLUS  
DIFFICILE ET  
EXIGEANT QUE  
JAMAIS, DANS  
UN MONDE PLUS  
COMPLEXE ET MOINS  
LISIBLE, IL N'EST  
PAS DÉRAISONNABLE  
DE SE PRÉPARER AU  
LONG COURS.

## Y a plus de générations !

Fabriquer des générations est le jeu favori des observateurs de l'opinion. Il y eut, en 1988, la « génération Mitterrand », qualifiée aussi de « génération morale » ; vint ensuite vers 1998 la « génération black, blanc, beur » ; et, depuis, une « génération internet », une « génération Google », « Facebook » ; on nous annonce une génération « Ipad » à venir... À chaque fois, l'objectif est le même : identifier une identité stable dans le flux de la succession temporelle, à partir d'un événement sus-

1. Voir notamment *Les jeunes Français ont-ils raison d'avoir peur ?*, Armand Colin, 2009.

2. Pour un portrait de cette « génération Y », voir, par exemple, Carol Allain, *Génération Y. Qui sont-ils, comment les aborder ?*, Les Éditions Logiques, 2008.

ceptible d'exprimer, pour une cohorte, le passage à l'âge adulte. Car, pour faire une génération, il faut à la fois un marqueur historique et une conscience collective qui accompagnent l'entrée dans la maturité. Le jeu continue sans doute, mais il faut bien admettre que l'exercice paraît de plus en plus difficile et de moins en moins probant. Trois raisons à cela.

D'abord, les événements fondateurs se font plus rares. Sans doute n'est-ce qu'une parenthèse, mais force est d'admettre qu'après la génération de la Résistance, puis celle de 1968 (qui était une forme de résistance à la Résistance), les regroupements générationnels sont moins grandioses et moins évidents : on n'a plus guère que quelques mouvements politiques fugaces (contre la loi Devaquet en 1986 ou anti-CPE) ou quelques innovations technologiques (portable, SMS, Twitter, etc.) à se mettre sous la dent. C'est un peu court. L'Histoire a cessé d'être fournisseur officiel de rites de passage, car nos sociétés se trouvent pour le moment à l'écart des grands drames historiques. C'est sans doute temporaire, mais cela explique l'épuisement actuel du fait générationnel... en attendant la fin de « la fin de l'histoire » qui ne manquera pas d'arriver un jour.

L'appellation plus ou moins contrôlée de « génération Y », si prisée des DRH, me semble donc confondre une profonde transformation des âges de la vie avec un fugace fait générationnel. Au fond, c'est plutôt la figure de l'adulte, pivot des âges, qui se trouve

L'APPELLATION PLUS OU MOINS CONTRÔLÉE DE « GÉNÉRATION Y » SEMBLE CONFONDRE UNE PROFONDE TRANSFORMATION DES ÂGES DE LA VIE AVEC UN FUGACE FAIT GÉNÉRATIONNEL.

brouillée. Concurrencé, en amont, par cette adolescence interminable et, en aval, par une nouvelle vieillesse dorée où l'on est âgé sans être vieux, l'âge adulte se réduit comme une peau de chagrin. Durant cette brève phase pèsent tous les poids de l'existence. En quelques années décisives tous les fronts s'ouvrent en même temps : il faut faire carrière, élever ses enfants, s'occuper de ses vieux parents, s'épanouir dans ses loisirs, penser à l'avenir et à soi tout en « gérant » le quotidien. L'adulte est au fond « un être qui n'a pas le temps », ce qui explique en partie que les jeunes ne soient pas pressés de le devenir trop vite et s'y préparent aussi plus longuement. Notre époque

tend ainsi à substituer la logique de l'épanouissement permanent à celle plus traditionnelle de l'accomplissement final. Ce qui ne signifie pas que l'adulte soit en voie de disparition, mais que sa figure est devenue un idéal beaucoup plus exigeant.

Encore faut-il percevoir que les modalités d'entrée dans l'âge adulte peuvent varier fortement selon les espaces culturels et géographiques. On doit aux travaux de la

sociologue Cécile Van de Velde un panorama très clair des processus européens d'entrée dans la vie adulte<sup>3</sup>. Elle distingue trois logiques du passage, qui correspondent aux trois formes européennes du *Welfare State*. Dans les pays méditerranéens, l'autonomie est tardive (27-28 ans), et c'est le cadre familial qui se charge d'assurer la transition de manière plus ou moins efficace, comme l'ont montré les mouvements de jeunes en Grèce. Dans les pays nordiques, c'est l'État qui assure l'accès à l'âge adulte en se substituant aux familles pour le financement des études notamment. Le départ des enfants du foyer familial y est ainsi plus précoce (20-21 ans). En Grande-Bretagne, la transition ne se fait ni par la famille ni par des études subventionnées, mais surtout par l'emploi. La société britannique tend à favoriser des trajectoires d'études plus courtes, orientées vers un accès précoce à la vie professionnelle et, du même coup, à l'autonomie. La France occupe dans cet ensemble une position intermédiaire. La famille et l'État tentent de combiner leurs forces pour assurer l'insertion des jeunes. L'âge médian du départ de chez les parents y est de 22-23 ans, sans qu'il apparaisse pour autant comme une preuve d'accès à l'autonomie complète.

## Pessimisme français

Cette position ambivalente permet sans doute d'expliquer que la France possède une des jeunesse les plus pessimistes d'Europe<sup>4</sup> : par exemple, 25 % seulement des jeunes Français contre 60 % des Danois sont convaincus que leur avenir est prometteur ou qu'ils auront un bon travail. Il se pourrait qu'en France, plus qu'ailleurs, l'allongement de cette phase de la vie ait contribué à son opacification. Réussir ses études, préparer son futur emploi et même son futur changement d'emploi, vivre une jeunesse épanouie, etc. : ce sont là des exigences multiples et parfois contradictoires dans un contexte républicain où la voie royale de la réussite reste très univoque, figée et homogène. On comprend qu'elles contribuent à une forme d'insécurité existentielle, alors même que la situation objective de la jeunesse s'est considérablement améliorée depuis cinquante ans. C'est sans doute la source du

SEULEMENT  
25 % DES JEUNES  
FRANÇAIS SONT  
CONVAINCUS QUE  
LEUR AVENIR EST  
PROMETTEUR OU  
QU'ILS AURONT  
UN BON TRAVAIL.

3. Cécile Van de Velde, *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, PUF, 2008.

4. Voir, entre autres, *Les Jeunes face à leur avenir*, sous la direction d'Anna Stelling, Fondation pour l'innovation politique, 2008.

portrait apparemment contradictoire que l'on peut faire de cette jeunesse indéchiffrable : révolutionnaire, mais conservatrice ; individualiste, mais solidaire ; libertaire, mais en demande d'autorité ; désenchantée, mais attachée aux valeurs traditionnelles... Il y a une forme de cohérence dans ces contradictions que l'on doit comprendre sans stigmatisation ni complaisance.